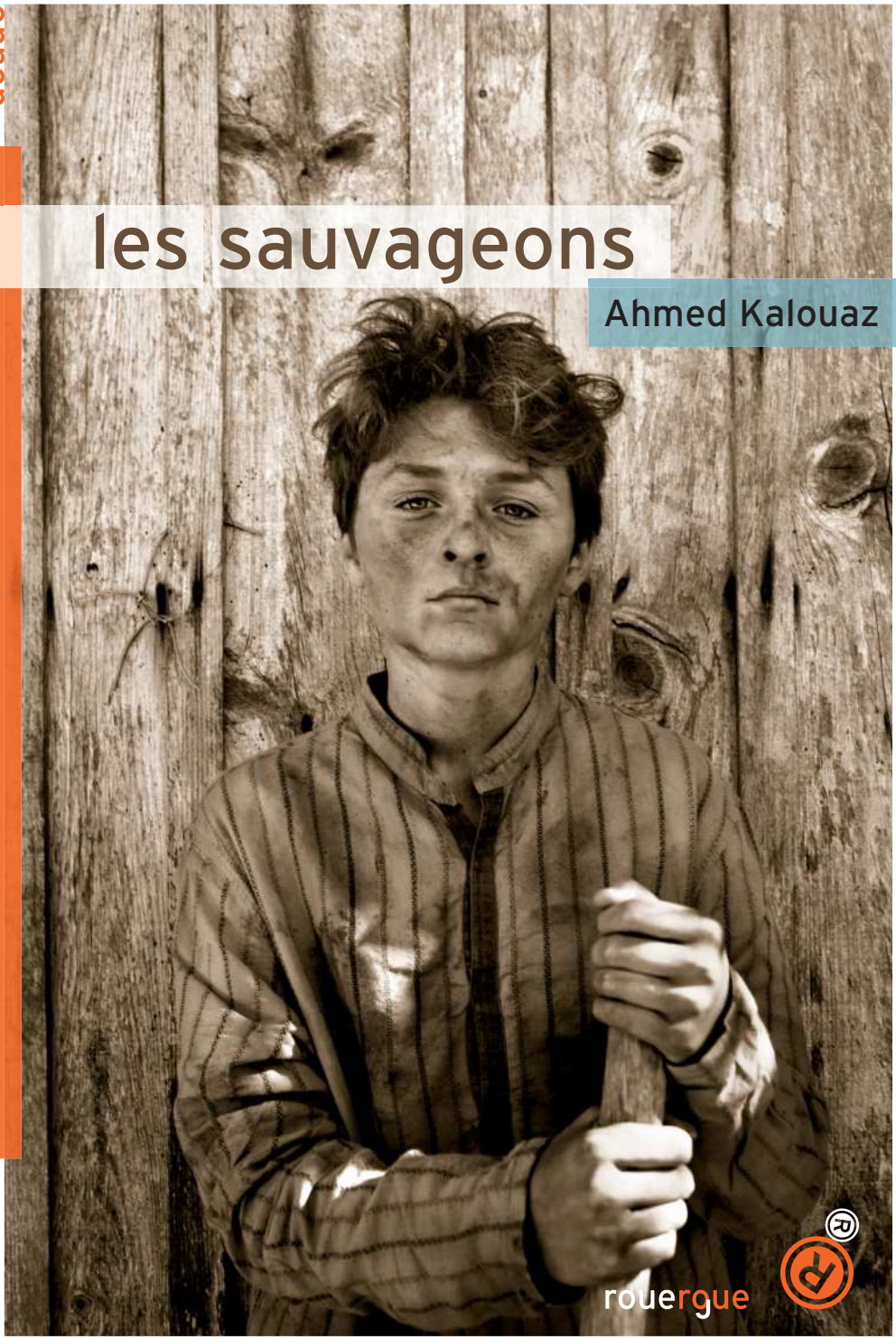
doado

les sauvageons

Ahmed Kalouaz



rouergue

doado

les sauvageons

Hippolyte a juste treize ans quand il est arrêté
par les gendarmes et envoyé dans une colonie agricole
perdue en pleine forêt. Son crime : avoir quitté
sa famille et être devenu un vagabond.
Car au XIXe siècle, les enfants perdus, les orphelins,
les mendiants ou les chapardeurs sont emprisonnés
jusqu'à leur majorité, et condamnés à travailler.
Ahmed Kalouaz s'est inspiré de faits réels pour raconter
la vie de ces petits bagnards, nés sous une mauvaise étoile...
Un vrai roman d'aventure !

Ahmed Kalouaz

Du même auteur au Rouergue

Au galop sur les vagues – **2010, roman dacodac**
La première fois on pardonne – **2010, roman doado**
Je préfère qu'ils me croient mort – **2011, roman doado**
Les chiens de la presqu'île – **2012, roman dacodac**
Mon cœur dans les rapides – **2012, roman dacodac**
L'aventure au bout du chemin – **2013, roman dacodac**

Né en 1952, **Ahmed Kalouaz** vit dans le Gard.
Il est l'auteur de plus d'une trentaine de livres pour les adultes,
les adolescents et les enfants.

Couverture : Merlin a été photographié par **Alain Laboile**. Merci à tous les deux.

© Éditions du Rouergue, 2013
www.lerouergue.com
ISBN : 978-2-8126-1392-0

doado

Ahmed Kalouaz

les sauvageons

rouergue

À la mémoire de Simon Ferreol,
Auguste Charrier, Joseph Jacquet, Louis Courtaillou,
et leurs dizaines de camarades, enfants de Boussaroque.
Et à l'éternel fugueur, Hippolyte Montcouquiol.

« La nourriture doit être substantielle mais commune,
les vêtements grossiers et la discipline sévère
afin que l'éducation correctionnelle des jeunes délinquants
conserve le caractère d'intimidation qu'elle ne doit pas
cesser d'avoir, sous peine d'ébranler la morale publique. »
(Règlement de la colonie agricole pénitentiaire de Clairvaux)

le colporteur

Je m'appelle Hippolyte, détenu depuis deux ans déjà dans ce bagne en hautes forêts. Deux années où j'ai réussi à fuguer de nombreuses fois. Des dizaines de jours de cavale, de traque, d'abris incertains, mais surtout de liberté reprise au silence réglementaire du soir, aux privations. Fuir, c'était une idée fixe pour échapper aux poux, aux punitions, à la fatigue qui s'installe dans le corps. Nous étions des centaines à croupir dans cette ferme. La plupart des garçons venaient de la région lyonnaise, quelques-uns de Corrèze ou du Puy-de-Dôme, une poignée, comme moi, du Cantal. Quelques autres, à la peau sombre et à l'accent curieux, débarqués d'Italie ou d'Algérie.

Ce matin, j'effectue ma dernière fugue, la plus belle, car personne ne pourra me reprendre, m'obliger à trembler de froid toutes les nuits. Une nouvelle fois je cours à l'écart des chemins, je fonce le long des coteaux en évitant les villages, les hameaux, les fermes isolées, les chiens errants ou ceux des vachers. La veille au soir un gardien m'a privé de nourriture parce que je marchais

trop lentement au retour de l'étang où l'on va se laver. Ce n'est pas la frustration du maigre repas envolé qui m'avait fait souffrir, mais le visage de Simon Bel. Un mort de plus depuis le mois de juillet, après Gaston, Fernand, Armand, tombés d'épuisement, affamés, malades, battus par les gardiens.

Moi, j'étais arrivé à la colonie pénitentiaire de Boussaroque au mois de mars 1855, sous un paysage de froid, dans un groupe qui comptait une dizaine de nouveaux colons. Eux débarquaient d'autres prisons, en sabots et caleçons, avaient marché des jours et des jours, dormant ici et là sur des paillasses, avant de rallier ce lieu perdu, au milieu de la campagne cantalienne, dans un vallon entouré d'arbres.

Lorsque je me suis retrouvé dans le convoi quittant Aurillac, l'hiver rôdait encore sur les montagnes et les vallées. Je croyais trouver, au bout de ce voyage, la fin d'un long chemin d'embûches, de chutes, de trahisons, sans savoir qu'un nouveau monde s'ouvrait devant moi, encore pire que ce que j'avais connu. Un monde brutal où règne l'ordre du piquet, du pain sec, de la pitance, des privations.

Mon père était charron à Condat-en-Féniers, dans le nord du département, et travaillait pour les paysans des alentours. J'allais un peu à l'école, en tout cas un peu plus que les autres garçons du village, obligés de garder les vaches ou les cochons dans les modestes prairies que louaient leurs parents. Les filles partaient très jeunes vers la ville pour travailler comme domestiques, ou se retrouvaient au couvent chez les sœurs. La vie était belle, entre la rivière où j'allais taquiner le poisson,